

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

Le stoïcien

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Les grimauds du Parnasse, phénomènes d'un jour,
 Les lourds financiers, les freluquets de cour,
 Les feseurs de projets, les charlatans de prêtres,
 Les ignorans titrés, et les fats petits-maitres.
 Aux rives de la mer je vole en palanquin;
 Les vents et mon vaisseau me rendront à Pékin,
 Où tandis qu'au couchant tout ressent le désordre,
 Je chasserai chez moi Saint Ignace et son ordre.

LE STOICIEN.

O MORTELS mécontents ! ô raisonneurs coupables !
 De vous-mêmes, des Dieux ennemis implacables,
 Des moindres accidens consternés, accablés,
 Toujours féditieux, incertains et troublés,
 Sous vos palais dorés, ou sous vos toits de chaume,
 Du bonheur fugitif embrassant le fantôme,
 De son image en vain vous occupant toujours,
 En soins infructueux vous consumeز vos jours :
 Ecartez ces brouillards et laissez vous instruire.

La nature ici-bas vous plaça sous l'empire
 Des songes, des erreurs et des illusions;
 Votre bonheur dépend de vos opinions.
 Vos désirs insensés, guidés par l'ignorance,
 Ont pris pour le vrai bien sa trompeuse apparence;
 Etrangers en vos cœurs vous ne sùtes jamais
 Ce qui vous faisait craindre, ou former des souhaits,
 Le fol enchantement, l'ivresse de la vie
 Retient vos yeux distraits sur sa superficie.

Ah ! pouvez - vous , mortels , toujours vous ignorer ?
Dans l'abyme de l'homme il faut vous éclairer.

Vous êtes composés d'esprit et de matière ;
L'un pense et vous conduit , l'autre n'est que poussière.
Cette ame , souveraine et maîtresse du corps ,
Fait à sa volonté mouvoir tous ses ressorts :
Des présens que du ciel a reçus l'homme injuste ,
Sans en excepter un , l'ame est le plus auguste ;
Elle doit occuper chez vous le premier rang.
Sacrifiez - lui donc cette chair et ce sang ;
Cela ne suffit point , tâchez de la connaître ,
Voyez à quelle fin le ciel lui donna l'être.

L'homme est - il pour lui seul dans l'univers jeté ?
Où tient - il aux liens de la société ?

Nos défastres égaux , nos communes misères
Hélas ! prouvent assez que nous sommes des frères ,
Et que par nos secours adoucissant nos maux ,
Il faut nous entr'aider à porter nos fardeaux.
D'un si noble désir entretenez la flamme.
Placez dans la vertu le bonheur de votre ame.
C'est le souverain bien , vous pouvez le trouver ;
Mais en le possédant il le faut conserver.
Lorsqu'un esprit docile aux lois de la nature
A la vertu qu'il aime obéit sans murmure ,
Il trouve , chaque fois qu'il rentre dans son cœur ,
Au temple des vertus l'asile du bonheur.
L'ame en faisant le bien peut donc se rendre heureuse ;
La moins intéressée est la plus vertueuse ;
Elle immole au public sans peine et sans regret
Ses travaux et sa vie et son propre intérêt ,
Et sur tous ses défauts rigide et vigilante ,
Dompte des passions la révolte naissante.

Le sage est doux, humain, sensible et généreux ;
Il connaît des mortels l'égarément affreux ;
Pour eux juge indulgent, il est pour lui sévère.

L'absinthe à votre goût est âpre et trop amère ;
Vos cris sont vains, son fuc n'est point radouci ;
Tolérez les méchans, puisqu'ils sont faits ainsi.

Qu'importe si la main d'un ingrat, d'un perfide ,
Ose attenter sur vous, le prendrez-vous pour guide ?
Son crime et sa noirceur vous le font détester.

Mais votre emportement est près de l'imiter.
Songez qu'en votre cœur le ciel mit la clémence ,
Pour surmonter la haine et pardonner l'offense.

Cette aimable vertu, sans fruit pour vos amis ,
Ne peut briller en vous qu'envers vos ennemis ,
Qu'envers des scélérats, des traîtres, des parjures.

Certain passant, dit-on, éclatant en injures ,
Etendu sur le bord du plus clair des ruisseaux ,
De fange et de limon voulut souiller ses eaux ;
Mais son paisible cours en poursuivant sa pente ,
Augmenta la clarté de son eau transparente.

Varus au désespoir paraît s'abandonner :
D'où provient sa douleur ? il faut l'examiner ;
La gloire le possède , il s'emporte , il s'enflamme
De ce qu'un inconnu dans ses discours le blâme.

Ami, sois en repos, écoute la raison ;
Sois docile à sa voix et souple à sa leçon.
Quel est l'objet fâcheux dont l'aspect te dérange ?
Quels sont ces vains propos de blâme ou de louange ?
J'entends de quelques sons l'ébranlement léger ,
Des mots articulés, et dissipés dans l'air.
Quelle immortalité te peut donner la gloire ?
Tu veux de nos neveux étourdir la mémoire ,

Et voir tout l'avenir de tes hauts faits frappé,
De ton nom, de toi seul, à jamais occupé.

Approche, et ton erreur va d'abord disparaître,
Pendant l'éternité qui précéda ton être,
Dis-moi, fus-tu sensible à ce qu'on dit de toi,
Ménippe ou l'Arétin t'ont-ils rempli d'effroi?
Si de tous leurs discours tu n'eus aucune idée,
De quelle rage enfin ton ame possédée,
Peut-elle s'agiter de ce qu'après ta mort
Le monde, en te jugeant, aura raison ou tort?

Lorsque la froide mort étend sur nous ses ailes,
Du feu qui nous anime éteint les étincelles,
Nous couche dans la tombe à jamais étendus,
Dès ce moment pour nous tout l'univers n'est plus;
Dans cette sombre nuit que le vulgaire abhorre,
Aucun ne sentira le ver qui le dévore.

Les plus grands ennemis, les plus ambitieux,
Qui pensaient se placer sur le trône des Dieux,
Qui de tout l'univers se disputaient l'empire,
Acharnés à se perdre, ardents à se détruire,
Ces fiers compétiteurs, et Pompée, et César,
Lépide, Antoine, Auguste, enfin Charles et le Czar,
De toutes leurs fureurs, leurs combats et leurs haines
Ont à peine laissé quelques images vaines;
Leurs chagrins sont perdus, ainsi que leurs travaux,
Et leur ambition se borne à leurs tombeaux.
Leur exemple suffit, leur sort devrait nous dire,
Que le héros, la gloire, et qu'enfin tout expire.

O gloire, ambition, richesses, dignité!
Images du bonheur, tout n'est que vanité;
Entraîné par le cours d'un mouvement rapide,
C'est un éclair qui passe, il n'a rien de solide.

Ainsi qu'en dissolvant des êtres composés,
Pour un but différent tous corps organisés,
La nature s'en sert, et par eux renouvelle
De ses productions l'abondance éternelle,
Et de la pourriture et du sein des tombeaux
Produit, et rend la vie à des êtres nouveaux.

Ainsi le temps qui fuit, ce torrent qui s'écoule,
Sans fin d'événemens pousse et produit la foule;
Son cours impétueux, fécond en changemens,
S'en sert même à fixer les saisons et les ans.
Il enfante, il détruit, il élève, il abaisse;
A varier le monde il s'occupe sans cesse;
Amenant le présent, effaçant le passé,
Il est toujours mobile et n'est jamais lassé.

Et je murmurerais, et je ferais rebelle,
A la loi générale, immuable, éternelle?
Et je m'emporterais contre l'événement
Qui sourd à tous mes cris n'a point de sentiment?

Tes efforts sont perdus, ame dure et rétive:
Ce qui doit arriver également arrive;
Et tel étant l'arrêt de la fatalité,
Apprends à te soumettre à la nécessité.
Notre course ici-bas est courte et passagère,
Nous traversons en hâte une terre étrangère,
Où rien ne nous est propre, où tout a dû rester;
Nous pouvons en jouir, mais il la faut quitter.
Déjà nos successeurs demandent notre place,
Nos pères l'occupaient, et le temps nous en chasse.
Ah! ne pouvons-nous pas, modérés et discrets,
Posséder sans orgueil et perdre sans regrets
Les biens qu'on nous prête dans cet instant de vie?
Ces méprisables biens, objets de tant d'envie,

De nos vœux insensés l'espoir et le fléau,
Ont la légèreté qu'a le vol d'un oiseau ;
Tandis qu'on le contemple, il échappe à la vue ,
Et prend en fendant l'air une route inconnue.

Les désastres fameux peints dans l'antiquité
Se répètent aux yeux de la postérité ;
Si le nom des acteurs , si la scène diffère ,
L'action est la même et frappe le vulgaire.

Lorsque la faction qui déchirait les grands
Mit Rome tour à tour aux fers de deux tyrans ,
L'un Cajus Marius , par la guerre civile
Forcé jusqu'en Afrique à chercher un asile ,
Par un préteur cruel rebuté de ces lieux ,
Sans trouver un abri contre ses envieux ,
Ressentant de Sylla la haine vengeresse ,
Courbé par les revers , mais rempli de noblesse ,
Répondit au préteur : apaise enfin tes cris ,
Viens repaître tes yeux , vois Marius assis
Sur les débris fumans de Carthage détruite.

Les grands et les Etats ont des bornes prescrites ,
Ils ont un temps pour croître et pour se maintenir ;
Mais tout ce qui commence était fait pour finir.
J'ai connu Charles sept , j'ai vu le vieil Auguste ,
J'ai vu le fameux Czar , grand prince , mais injuste ;
Ils se consumaient tous en projets superflus ;
Je n'ai fait que passer , ils n'étaient déjà plus.

Où sont les compagnons de mon adolescence ?
Où sont ces chers parens auteurs de ma naissance ?
Ce frère qui n'est plus ; et vous , ô tendre sœur !
Vous qui ne respirez que dans ce triste cœur ?
Que dis-je ! où sont enfin ces familles entières ?
Ces générations anciennes et dernières ?

Ah! tout fut moissonné par la faux du trépas.

Examinez le sort des plus puissans Etats,
Les Perses et les Grecs, et Rome après Carthage;
Leur éclat un instant précéda leur naufrage;
Colosses redoutés, par l'âge ils ont péri,
Ne laissant qu'un vrai nom couvert de leurs débris.

Et vous, toujours rebelle aux lois de la nature,
A l'indocilité vous joignez le murmure;
Indifférent au bien et trop sensible au mal,
Vous voulez vous soustraire au destin général.
Goûtez, goûtez plutôt, supprimant votre plainte,
Un bonheur limité qu'étouffe votre crainte;
Il vous fut accordé, mais court, mais passager,
Et jamais pur; le mal a dû s'y mélanger.

Mais vous me répondez: je vis, je suis sensible,
Mon corps à la douleur n'est point inaccessible,
Je sais qu'il faut souffrir le mal et le trépas;
Votre nécessité ne me console pas.

Quoi! vous ne voyez point qu'ici-bas la souffrance
N'épargne ni vertu, ni pouvoir ni naissance,
Atteint un criminel ainsi qu'un innocent?
Chacun s'y voit sujet, et nul n'en est exempt.
Tout ce que la vertu partage avec le crime,
N'est un mal qu'à l'égard d'un cœur pusillanime.
A quoi sert la constance et l'intrépidité,
Si ce n'est pour braver les coups d'adversité?
Dès que le mal est long, il devient supportable;
S'il est court, il finit, il est plus tolérable.
Votre corps en effet en peut être abattu,
Mais il ne peut blesser l'honneur, ni la vertu.
Si le temps vous guérit, si tandis qu'il s'envole,
En essuyant vos pleurs enfin il vous console,

Il conviendrait au sage éclairé par Zénon
Qu'il dût cet heureux calme aux fruits de sa raison.

Vos tourmens, vos soucis sont souvent des chimères;
Préjugés appuyés des erreurs populaires,
Que de l'esprit d'un sage il faut déraciner.

Quel charme à l'univers a pu vous enchaîner?
La terre à mes regards est un amas de boue
Dont la vicissitude insolemment se joue,
Le monde à peine un point du tout illimité,
Et nos jours un clin d'œil envers l'éternité.
L'instant présent s'enfuit, il vient de disparaître,
Le passé n'est plus rien, et l'avenir doit naître;
Et dans ce tourbillon notre esprit inconstant,
A peine sûr de vivre un court et prompt instant,
D'un désir altéré d'heureuses destinées,
Enchaîne dans ses vœux un nombreux cours d'années.

Quel mélange étonnant de gaieté, de soupirs,
De transports, de regrets, de dégoûts, de désirs!
Ce contraste éternel au désordre vous livre;
Détestant votre sort vous désirez de vivre.
Décidez-vous enfin: fatigué de vos jours
Qui peut vous empêcher d'en abréger le cours?
Sortez de cette terre en maux inépuisable,
Et ne respirez plus sa vapeur exécrable.

Qu'est l'homme en ce séjour frivole et décevant?
C'est une ame qui traîne un cadavre vivant:
Par ses distractions toujours hors d'elle-même,
Et qui sans réfléchir végète sans système.

D'un regard intrépide envisagez la mort:
C'est notre seul asile et notre dernier port,
Chaque jour nous la montre, et pourrait nous apprendre,
Que tout homme lui doit le tribut de sa cendre.

Lorsque le doux sommeil nous couvrant de pavots ,
 Rend le corps insensible aux biens ainsi qu'aux maux ,
 Privée entre ses bras des sens de la pensée ,
 L'ame éprouve la mort tant qu'elle est éclipsée ,
 Et le corps se dissipe et s'accroît tous les jours !
 D'atomes étrangers le nombre et le concours
 Répare en alimens la force qui s'altère ;
 Mais ce n'est plus ce corps qu'allaita notre mère.
 L'invisible progrès de tant de changemens
 Forme un être nouveau par le secours des ans ;
 S'il subsiste et s'il vit par sa métamorphose ,
 Du trépas dans son sein rien n'affaiblit la cause :
 La mort nous attend tous près de son étendard ,
 L'un y vole à la hâte et l'autre y va plus tard .

Ainsi que les ruisseaux et les grandes rivières ,
 Par des canaux divers se creusant leurs carrières ,
 D'un cours égal au fleuve , au rapide torrent ,
 Vont se précipiter au sein de l'océan ;
 De leurs flots confondus le tribut le ranime ,
 Dans son immensité leur nom et tout s'abîme .

Esprit sédition ! spectateur plein d'orgueil !
 Entouré de débris , assis sur un écueil ,
 Si tandis que tu vis tout ce que tu contemples
 De la destruction t'offrit les grands exemples ,
 Apprends à te soumettre , à respecter ton sort :
 La vie était pour toi l'école de la mort .
 Si ce souffle inconnu qui t'anime et qui pense ,
 Souffre du changement et sent la décadence ,
 Si lorsque tu périr un même coup l'éteint ,
 Après cet attentat qu'est-ce donc que l'on craint ?
 La mort à la douleur te rend inaccessible .
 Tes organes détruits , ton corps est insensible .

Mais si ce même esprit par un bienfait des Dieux
 Triomphant du trépas te suivit dans les cieux,
 Cesse de t'alarmer, ton cœur n'a rien à craindre;
 Bénis plutôt le ciel et rougis de te plaindre.
 Dieu, l'être seul parfait, est débonnaire et doux;
 Son immense bonté s'oppose à son courroux;
 Nous, faibles vermisseaux, qui rampons sur la terre,
 N'attirons point sur nous les éclats du tonnerre.
 L'homme ici-bas tremblant, de dangers effrayé,
 Est à ses yeux divins un objet de pitié,
 Et devient par sa mort un objet de clémence.

En ce Dieu bienfaisant place ta confiance,
 Et sûr de son secours au jour de ton trépas,
 Va, plein d'un doux espoir, te jeter dans ses bras.

A Strehlen, ce 15 de novembre 1761.

C O D I C I L L E.

D'ELBÈNE (*) avait raison, j'adopte le système:
 Le monde, disait-il, se gouverne lui-même.
 Les trônes, de son temps, étaient tous occupés
 Par des faibles esprits de faste enveloppés,
 Qui flottant incertains au gré des conjonctures,
 Signalaient tous leurs pas par de fausses mesures.
 Les rois depuis son temps ne se sont point changés;
 Par la honte des grands les sujets sont vengés.
 Le siècle nous fournit des souverains en foule

(*) Ministre des Médicis à Florence, grand Prieur de Pise.